

LA VIE EN FACE

la bourse et la vie

Une collection documentaire de 2 x 4 films

arte

20.45

Mardi 3 avril 2001

Le profit et rien d'autre ! de Raoul Peck

coproduction : ARTE France, JBA Production, RTBF (57')

Mardi 10 avril 2001

Traders de Éric Rochant

coproduction : ARTE France, Archipel 33 (50')

Mardi 17 avril 2001

L'homme aux semelles d'or de Omar Amiralay

coproduction : ARTE France, AMIP, MARAM CTV (54')

Mardi 24 avril 2001

Apparatchiks et businessmen de Stan Neumann

coproduction : ARTE France, Les Films d'Ici, RTBF, Domino Films (59')

Mardi 1^{er} mai 2001

Programmation spéciale

Rediffusion de **Charbons ardents** de Jean-Michel Carré

coproduction : ARTE France, Les Films Grain de Sable (90')

Retrouvez le jeu de "La bourse et la vie" et un dossier complémentaire
sur le site www.arte-tv.com

Contact presse : Céline Chevalier / Nadia Refsi - 01 55 00 70 41 / 70 40
c-chevalier@paris.arte.fr / n-refsi@paris.arte.fr

Le pouvoir, l'argent, le marché, la suprématie de l'économie, la démission du politique : le monde tel qu'il va désormais.

Une collection de 2 x 4 documentaires d'une heure diffusés dans "La vie en face".

En 1995, ARTE inaugurerait, le mardi en première partie de soirée dans " La vie en face ", la diffusion de documentaires de création consacrés aux questions de société. Il y avait alors urgence à ce que la télévision réserve une place de premier plan aux mutations et aux grandes fractures qui traversent la société contemporaine, en témoignant de leurs effets sur la vie des individus.

Forts de cette nouvelle ouverture télévisuelle sur le monde offerte par ARTE, les documentaristes ont su le regarder avec sensibilité et discernement et le montrer tel qu'il est.

Le chômage, la marginalisation progressive des plus démunis, l'évolution des mœurs, l'éclatement de la famille, la délinquance, la drogue, l'intégration des immigrés, la misère... ont figuré alors parmi les sujets les plus fréquemment traités.

Aujourd'hui ce sont les marchés qui gouvernent.

A l'heure de la mondialisation de l'économie et de la marchandisation du monde, on ne peut plus se contenter de décrire les symptômes de ces dérèglements et de ces dérives. Il faut aller plus loin dans l'exploration des systèmes, tangibles ou symboliques, de leurs rouages, subtils ou même grossiers, qui régissent nos sociétés. Plus loin dans le questionnement et la mise en évidence des idéologies, des lois tacites, des formes de pouvoir que génèrent l'argent, les marchés et la géo-économie.

Mais comment rendre compte de ces pouvoirs qui se dérobent et appréhender ces réalités abstraites et immatérielles ? Comment les figurer et faire des films qui donnent à penser, qui réveillent le sens critique ?

Tels sont les objectifs auxquels tentent de répondre les films de la collection "La bourse et la vie" dont l'Unité de Programme Documentaires d'ARTE France a pris l'initiative.

Ni films de commande, ni cartes blanches, les documentaires réalisés dans le cadre de cette collection, majoritairement par des cinéastes confirmés, sont le fruit d'une ambition et d'un désir communs. Fable, pamphlet, essai..., des formes créatives qui combinent toutes les dimensions de l'intelligence, de l'esthétique et de la sensibilité, quitte à bousculer certains *a priori*.

La diffusion à une heure de grande écoute de ces "films de parti-pris" voudrait inviter le plus grand nombre à une nouvelle conscience du monde et de sa complexité, pour mieux le comprendre et, peut être, mieux le maîtriser.

Thierry Garrel

Directeur de l'Unité de Programme
Documentaires d'ARTEFrance

Pierrette Ominetti

Adjointe du Directeur de l'Unité
de Programme Documentaires
Chargée de programmes

mardi 3 avril 2001 à 20h45

Le profit et rien d'autre !

ou

réflexions abusives sur la lutte des classes

de Raoul Peck

(2000 - 57')



Partant de l'hypothèse simple et généralement acceptée que « la quête du profit mène le monde », le cinéaste Raoul Peck explore dans cet essai documentaire les conséquences que ce paradigme de la société contemporaine génère sur le plan des rapports humains.

Comment va le monde vu de Port-à-Piment, petite ville rurale et portuaire de Haïti, aujourd'hui réduite à la ruine et à la décomposition sociale ? Comment cohabitent les riches et les pauvres ? Qu'en est-il en Occident de la solidarité, des grandes idéologies face à la nouvelle économie, de la fracture sociale, de l'écologie, de la mémoire et du rôle du cinéma ?

Par une série de questions, comme un manifeste écrit sur une partition de jazz, Raoul Peck construit un film polyphonique où jouent en contrepoint scènes de vie, archives, entretiens, interviews d'économistes, graphiques et micro-trottoirs filmés en Haïti et aux quatre coins du monde occidental.

Soutenu par la parole engagée du réalisateur et par une stylisation « brutalement » contrastée, le film alterne une approche "macro" – celle de la grande spéculation des organisations monétaires internationales et des spécialistes de l'économie – et une approche "micro" – celle des pêcheurs et des paysans de Port-à-Piment qui réinventent dans le troc de nouveaux systèmes d'échanges.

Sur le mode d'un pamphlet caustique et poétique, le réalisateur nous raconte l'histoire actuelle des riches et des pauvres.

Entretien avec Raoul Peck

Comment doit-on comprendre le terme « abusif » dans le sous-titre de votre film ? Vos réflexions sur les méfaits du capitalisme vous paraissent-elles abusives parce que trop radicales pour l'esprit du temps ?

C'est une sorte de boutade. C'est un clin d'œil parce que je pense que c'est le terme dont on va m'affubler. L'utilisation d'un mot comme « lutte des classes » suffit déjà à vous mettre dans une catégorie, cela veut dire que cela ne vaut même pas la peine de discuter avec vous. Aujourd'hui, le « politically correct » investit le vocabulaire, au-delà même des idées. C'est donc une manière un peu provocatrice de ma part : mes réflexions seront forcément considérées comme « abusives », dans le sens anglo-saxon du mot, c'est à dire non réfléchies.

Votre projet initial était-il de faire un film militant, qui assume pleinement ses engagements ?

C'est un film à la première personne, qui a une ossature dramaturgique. La question que je pose dans ce film, c'est : où sont passés nos militants d'antan ? Qu'est devenue la militance des années 60-70 ? On nous fait partout comprendre qu'il n'y a pas grand chose à faire contre les inégalités croissantes dans le monde. Aujourd'hui, c'est tout juste si l'humanitaire passe pour un engagement. L'humanitaire, tout le monde peut s'entendre dessus, ce n'est pas trop idéologique. On peut s'y tremper. Mais sinon, il n'y a plus aucun engagement. Des anciens amis à qui je dis que la situation en Haïti est catastrophique, me répondent que l'on pourra faire quelque chose, mais après les élections européennes, car ils seront alors plus disponibles. On n'arrive plus à rien. Tout le monde s'est retranché sur ses urgences locales. Le reste du monde peut crever. On n'intervient qu'en dernier recours, à la dernière minute, aux dernières limites. Mon questionnement est là : où sont ces anciens militants engagés pour la justice sociale ? Cela dit, les propos que je tiens dans le film, s'ils avaient été prononcés dans les années 70, auraient probablement été qualifiés de « révisionnistes ». On m'aurait qualifié de rêveur

un peu mou. Parce que j'ai une attitude plus humaniste, moins sectaire. Je mélange la poésie, la politique, le subjectif. Dans ce sens là, mon film n'est pas engagé ; il l'est simplement parce qu'on ne parle plus de ces sujets. C'est moins moi qui ait changé que l'environnement.

Qu'attendez-vous de votre film ? Qu'il suscite du débat ?

Le film doit provoquer de la discussion, il revendique un parti pris. Les gens auxquels il s'adresse sont de plus en plus imperméables, difficiles à atteindre. Dans le flot d'images et de commentaires actuel, c'est de plus en plus dur de tenir un langage engagé. Même l'engagement a été instrumentalisé, est devenu une marchandise. Moi, je suis en colère, une colère sereine ; j'en veux au système. Je dis juste : voilà où on en est, ne me racontez pas d'histoires, voyons les choses comme elles sont, et elles ne sont pas comme vous le croyez. Ce que j'essaie de faire, c'est entraîner le téléspectateur dans une réflexion. Le film n'est pas figé, c'est une démarche, je fais part de mon cheminement.

Comment avez-vous préparé le film ? Vous êtes-vous replongé dans vos anciennes lectures d'étudiant marxiste à Berlin ?

J'ai toujours été impliqué dans des mouvements de lutte et de libération à Berlin, durant mes études d'économie et de sociologie pendant les années 60. Cette séance de rattrapage que j'ai faite pour ce film a été plus rapide que prévu. Je me suis rendu compte que peu de choses avaient changé dans les débats économiques. Je pensais que j'allais découvrir d'autres approches ; et bien, non. On est resté avec les mêmes notions. Je me suis vraiment beaucoup documenté. J'ai lu tout ce qui me paraissait important, de René Passet à Bernard Maris, à des économistes qui travaillent sur le sujet depuis des années. Du coup, cela me laisse toute liberté pour être subjectif, pour livrer ma vision personnelle du problème.

La grille d'analyse marxiste de l'ordre économique et social est-elle restée selon vous opérationnelle ?

Dans ma jeunesse, l'étude du marxisme était un préalable à toute étude des rapports sociaux. Comprendre le système faisait partie de la guérison. La grille de lecture marxiste est restée, à mon avis, absolument pertinente. En termes d'instrument d'analyse, il n'y a rien de plus efficace, je n'en connais pas d'autres. Il y a plusieurs lectures sectaires du marxisme, qui passent à mon avis à côté de ce qui était l'essence de cet instrument. Car ce n'est rien d'autre qu'un instrument d'analyse qui contient ses propres contradictions. Ce n'est rien de plus. A chacun d'en tirer des enseignements d'après ses intérêts de classe, ses intérêts immédiats. Le même objet peut produire des analyses différentes. L'analyse de Jean-Marie Messier ne sera pas la mienne, parce qu'il vient d'un autre environnement, et a d'autres intérêts que les miens.

Identifiez-vous des moments clé dans l'évolution du capitalisme contemporain ?

Il n'y a pas eu une grande évolution dans la nature du fonctionnement de la société capitaliste, juste des évolutions sur les champs qu'elle investit. Depuis que la génération des années 68 est arrivée au pouvoir, un virage a été pris, c'est le début du libéralisme de salon. Sous prétexte d'une liberté totale, une idéologie, anti-idéologique d'ailleurs, s'est répandue. Le profit a gagné. Il n'y a plus de résistance, il n'y a plus de raison de résister. Prenons un exemple que je connais bien : la télévision publique. Aujourd'hui on semble penser qu'elle est totalement libre, qu'il n'y a aucune raison de protester. Mais ce qu'on constate de près, c'est qu'en fait, la télé est fermée à des discours comme ceux de René Passet. N'importe quelle émission sur l'économie ne présente jamais d'avis différents de la pensée dominante. On prétend avoir une liberté de pensée, de discussion, qui est fausse, qui ne correspond pas à la réalité. Les médias sont un bon indice de cela.

Qu'est ce qui suscite le plus votre colère ?

Les inégalités se sont creusées dans le monde. Si on prend 4 % des 200 plus grandes fortunes du monde, par an, on résout tous les problèmes de base du monde : alimentation, santé, éducation. C'est quand même incroyable. Cela vous donne les dimensions du problème.

L'émergence de nouveaux mouvements sociaux n'est-elle pas le signe rassurant d'une nouvelle forme de résistance à ce que vous appelez le « totalitarisme du capital » ?

Heureusement que ces mouvements existent. Quand je vois les réunions d'ATTAC en province, je vois des gens qui ont envie de se battre. Ils sont peu nombreux. Mais c'est assez encourageant. Le problème, c'est qu'il faut qu'ils aillent au bout de leur logique, attaquer les pouvoirs locaux, revendiquer une place dans l'espace politique, investir les lieux du pouvoir.

Des contre-modèles, à opposer au capitalisme, sont-ils encore possibles ?

Dès qu'on identifie un problème, c'est que déjà, on tente de trouver des solutions. Le problème, c'est que le capitalisme s'est instauré comme unique et seule vision possible du fonctionnement de nos sociétés. Le malentendu est là. Bien sûr qu'il existe d'autres modèles, mais sur le papier, ils ne servent à rien. Ce modèle ne pourra fonctionner que s'il y a un consensus d'une majorité des citoyens. Il ne dépend que de la volonté des gens, de ce qu'ils sont prêts à faire. Un modèle exemplaire demanderait forcément un certain nombre de changements dans le quotidien des peuples européens ; sont-ils prêts à le faire ?

Formellement, votre film est très soigné, très écrit. Comment avez-vous mélangé votre texte et les images qui s'y superposent ?

C'est un travail interactif. Au départ, j'ai écrit un texte. J'avais une approche conceptuelle, une certaine vision. Des pistes de travail. Dès que je me confrontais au matériel, dès que je rencontrais des gens, des choses se précisaient. Des choses s'éliminaient, se rajoutaient. J'ai retravaillé sans cesse mon texte. J'avance à partir d'une base et la modifie à chaque instant. J'aime beaucoup travailler sur le rapport entre l'image et la parole. Sur le choix des images, j'utilise rarement le téléobjectif par exemple. Il faut que je sois là, dans ma rencontre avec les gens. Le regard humain compte avant tout. Je ne veux pas mentir, tricher, dans le contact, la rencontre. Après, je peux tricher dans la dramaturgie de mon texte, de mon montage. Mais je ne triche pas sur le matériau lui-même, sur le filmage.

LE RÉALISATEUR

Raoul PECK

Ingénieur, économiste, journaliste, photographe, Raoul Peck est diplômé de l'Académie du Film et de la Télévision de Berlin. Réalisateur et producteur à travers ses compagnies Velvet Films GmbH Berlin et Velvet S.A., Haïti, il est Président de la Fédération Caribéenne du Film et de la Vidéo, membre de l'Association des scénaristes allemands et de l'A.R.P en France.

Ancien Ministre de la Culture d'Haïti, Raoul Peck est Chevalier de l'Ordre des Arts et des Lettres en France, Chevalier de l'Ordre "Honneur et Mérite" à Haïti et a reçu en 1994 à New York le Prix Nestor Almendros, pour l'ensemble de son travail en faveur des Droits Humains.

Courts et moyens métrages

De Cuba traigo un cantar (Documentaire vidéo, 45') - 1982

Leugt (16mm /13') - 1983

Exerpt (Vidéo expérimental, 27') - 1983

Burial (Super 8 / 23') - 1983

Le Ministre de l'Intérieur est de notre côté - 1983

Merry Christmas Deutschland (16mm /18') -1984

Longs métrages et documentaires

Haïtian Corner (Fiction, 98', Volkenbom /ZDF) - 1987/88

Prix Images Caraïbes du long Métrage, Mention Spéciale/ Festival de Locarno, Prix du Meilleur Acteur/ Puerto Rico, 1988. Mention Spéciale, Festival Vues d'Afrique, Montréal, 1989.

Lumumba - La mort d'un prophète (Documentaire-essai, en association avec ARTE,16mm, 69') - 1991

Mention Spéciale, Festival d'Amiens, 1991

Prix du Meilleur documentaire, Festival de Fribourg, 1992

Prix de la Procirep, Festival du Réel, Paris, 1992

Prix du Meilleur documentaire, Festival Vues d'Afrique, Montréal, 1992

Prix Ban Zil Kreyol, Festival Vues d'Afrique, Montréal, 1992

Prix du Meilleur documentaire, Festival Images caraïbes, Martinique, 1992

Prix Paul Robeson, Festival Panafricain du Film et de la Télévision, Burkina Faso, 1993

Special Merit, NBPC, Columbus, USA ; Premio Agip 1994, Milan, Italie

Premier Prix de l'Atelier "Politique de Développement "de la Télévision Allemande, 1994

L'homme sur les quais (Fiction, 35mm, 105', France/ Canada) - 1993

Best Black Producer 1993, National Black Programming Consortium, USA

Best Drama Award 1993, NBPC, Columbus, Ohio USA

Premio Agip 1994 (Meilleur Film), Milan, Italie

Prix 1994 de l'Atelier Politique de développement de la Télévision Allemande

Prix Nestor Almendros, New York

Desounen - Dialogue avec la mort (Documentaire, BBC) - 1994

Haïti, le silence des chiens (Documentaire, ARTE) - 1994

Chère Catherine (Documentaire vidéo, 20'/ Dokumenta Kassel / Velvet S.A) -1997

Premier Prix Spécial Sony Vidéo - Festival de Locarno,1997.

Corps plongés (Fiction, 16mm, 96'/ ARTE)- 1998

Lumumba, retour au Congo (long-métrage, 105'/ JBA, ARTE) - 2000

Sorti en salles en France en octobre 2000.

Bibliographie sélective

Susan GEORGE

L'effet Boomerang, La Découverte / Essais, 2000.

Serge LATOUCHE

La planète des naufragés, La Découverte / Essais, 2000.

Bernard MARIS

La bourse ou la vie, Albin Michel, 2000.

Lettre ouverte aux gourous de l'économie..., Albin Michel, 1999.

René PASSET

L'illusion néo-libérale, Editions Fayard, 2000.

L'Economique et le Vivant, Economica, 1996.

Immanuel WALLERSTEIN

L'Utopistique, L'Aube / Essai, L'Intervention, 2000.

L'histoire continue, L'Aube / Essai, L'Intervention, 1999.

L'après libéralisme, L'Aube / Essai, L'Intervention, 1999.

FICHE TECHNIQUE

Réalisateur

Raoul Peck

Image

Jean-Pierre Grasset
Kirsten Johnson
Jacques Besse

Son

Dimitri Medard

Montage

Fabrice Salinie
Raoul Peck

Coproduction

ARTE France

Unité de programme Thierry Garrel
Chargée de programmes Pierrette Ominetti

JBA Production

Producteur délégué Jacques Bidou
Chargé de production Frédéric Luzy

RTBF (Télévision belge)

Hugues le Paige

avec la participation du CNC

avec le soutien d'ABP EZEF et de la PROCIREP

mardi 10 avril 2001 à 20h45

Traders

de Éric Rochant
(2000 - 50mn)



Au départ, il s'agissait de faire un film sur les marchés boursiers, sur la "bulle financière" et l'argent virtuel: sur le coeur de l'économie spéculative contemporaine et la puissance d'un système dans lequel sont engloutis ceux-là mêmes qui croient le maîtriser.

Derrière les chiffres, Eric Rochant a rencontré des gens, particulièrement Michel Antonas, trader sur les dérivés de taux et Imad Lahoud, trader indépendant, en compagnie desquels il démontre de manière méthodique et obstinée, le processus même de décision et d'intervention spéculative sur les marchés.

Filmés dans leur espace professionnel, face à leur écran d'ordinateur, sur lequel s'inscrivent de manière sporadique et mystérieuse des enchaînements de colonnes de chiffres, les traders nous ouvrent peu à peu les portes d'un monde parallèle.

Et c'est en temps réel que nous découvrons ce monde, ses codes, son langage où il s'agit, seul contre tous, d'être "plus fort que le marché".

Entretien avec Éric Rochant

Est-ce qu'en filmant le milieu de la finance, vous n'avez pas découvert un vrai "monde sans pitié" ?

Si. Mais en même temps, c'est un monde assez normal aussi. Les traders ont des comportements humains ; ils ne sont pas si éloignés de nous. C'est ce côté double face du monde de la finance qui m'a intéressé.

Comment avez-vous abordé ces traders au départ ?

Comme beaucoup de gens, j'avais des lourds préjugés contre eux, je les imaginais vivant dans une sphère déconnectée du réel, du social. Or, le tournage a cassé cette vision mythique. En les rencontrant avant même de filmer, j'ai commencé à découvrir leur part d'humanité. Au départ, je voulais faire un film sur les marchés financiers, ce qui était assez abstrait, difficile à appréhender. En rencontrant un grand nombre de traders, je me suis rendu compte qu'il valait mieux passer par les hommes. J'ai préféré dépasser le niveau structurel et toucher plus aux humains.

En humanisant, d'une certaine manière, ces traders, ne prenez vous pas le risque d'humaniser un système, qui, lui, reste terrible, presque sans foi ni loi ?

Non, pour moi, ce n'était pas un risque, au contraire. C'est cela qui m'intéressait. Voir comment le système échappe à la masse. Chacun d'eux a une logique d'action individuelle tout à fait sensée, cohérente. C'est quand on prend la masse entière que cela devient vertigineux. C'est cela qui me fascine : comment quelque chose qui est créé par les hommes échappe à leur contrôle. Le marché, c'est une masse de gens. Mais les traders le personnalisent. Ils en parlent comme si c'était quelqu'un en face d'eux, comme si c'était une seule conscience, une seule entité. Leur métier consiste à essayer de comprendre la logique de cette entité. Ils essaient d'être en concordance avec le marché, et en même temps personne ne sait où il va, ce marché. Or, le marché, c'est tous les autres, c'est l'agrégation de tous les autres. Cela crée une

conscience collective. Ce qui est très étonnant.

Comment les avez-vous sélectionnés ? Qu'est-ce qui chez eux a attiré votre regard ?

Leur personnalité. Je ne voulais prendre que des traders "pour compte propre", c'est-à-dire des gens qui ne passent pas d'ordres pour des clients, mais qui parient pour faire gagner de l'argent à la banque. En les filmant eux, cela permettait d'appréhender le métier de trader de manière radicale. Je ne voulais pas filmer de simples exécutants. Je tenais vraiment à filmer ceux qui prennent des décisions, qui décident d'entrer dans les marchés, de parier, de perdre ou gagner. De vrais joueurs.

Est-ce que cela a été facile de les faire parler ?

Les banques rechignent un peu à les mettre en avant. On n'est plus dans l'âge des golden boys ; l'image des marchés financiers est aujourd'hui assez négative. Les banques préfèrent montrer leurs activités clients, plutôt que leurs activités de trading, de spéculations. Les traders, en revanche, n'ont aucun état d'âme et pas de problème avec leur image. Ils se sont livrés facilement.

Connaissiez vous déjà un peu les milieux financiers au préalable ?

Je n'y connaissais rien, mais alors rien du tout. Il y a un an, je ne savais même pas ce qu'était un actif. Je n'avais aucune culture économique. L'actualité économique ne m'avait jamais passionné jusqu'alors. Il se trouve qu'au moment où ARTE m'a proposé de faire un documentaire sur l'économie, j'étais en train de préparer un scénario de film de fiction sur le blanchiment de l'argent. Dans la mesure où je commençais à m'intéresser au sujet par ce biais fictionnel policier, cela m'a été plus facile de rentrer dans le milieu et de m'initier aux concepts financiers. J'ai donc lu des livres d'économie, je me suis familiarisé avec des notions un peu compliquées. Et cela m'a vraiment intéressé. J'ai un esprit assez

mathématique. J'ai adoré me lancer dans une manipulation de nouveaux symboles. J'ai eu très envie de comprendre cet univers étrange, aux lois compliquées. Et puis, j'en avais marre d'être l'abruti de service qui ne comprend rien aux débats économiques.

Qu'avez-vous fait de votre culture politique durant cette enquête ? Devait-elle se mêler à cette histoire, ou préféreriez-vous la laisser de côté ?

J'ai évidemment une culture politique, en contradiction apparente avec la logique de la finance. Mais je me méfie toujours des préjugés qu'on a, quand on ne sait pas de quoi on parle. Cela m'intéressait de confronter la réalité et mes préjugés sur les "méchants spéculateurs". Je me suis rendu compte que les spéculateurs ne sont pas mécaniquement méchants, c'est évidemment plus compliqué que cela. C'est vrai qu'ils n'ont pas d'état d'âme. Mais après tout, pourquoi en auraient-ils ? La vraie question, c'est de comprendre pourquoi il y a un marché. A partir du moment où il y a un marché, il y a des traders.

Votre objectif, c'était donc de dévoiler le fonctionnement d'un système, d'en décortiquer les règles, plutôt que de les dénoncer.

Absolument. Savoir de quoi on parle. Après seulement, on peut en débattre. J'ai essayé effectivement de décrire le fonctionnement du marché à travers les gens qui en sont les agents. Je me suis tenu à la technicité du métier, d'un univers. J'ai abordé le sujet comme si j'avais des énigmes à résoudre : c'est quoi exactement « entrer dans le marché », « sortir du marché », « spéculer »... Je voulais vraiment donner une dimension pédagogique à mon film. Je n'aime pas donner des leçons morales, apprendre aux gens à penser. Ce n'est qu'à la fin que je m'autorise une réflexion sur les conséquences de ce système.

Votre conscience politique et sociale ne s'est-elle jamais sentie en révolte face à leurs activités purement spéculatives, aux effets parfois dévastateurs sur la société ?

J'ai une vision politique qui ne cadre pas avec ce que j'ai vu. Mais en même temps, ce dans quoi je suis rentré me permet de relativiser ma vision radicale. Evidemment, pour les gros spéculateurs, comme Soros, on peut se poser

la question. Mais surtout, on peut se poser la question sur le système lui-même. Savoir s'il est possible de l'éviter. C'est vrai qu'il y a une distance entre le monde social et le monde financier. La spéculation crée des drames sociaux gigantesques. Mais c'est la structure globale qu'il est très compliqué de remettre en cause. D'autant plus compliqué que le monde a choisi le système libéral. A l'intérieur de cela, il faut trouver des solutions pour réduire les inégalités.

Avez-vous rencontré des traders de gauche ? Ou est-ce intrinsèquement impossible ?

A priori, je ne crois pas que cela soit possible d'être à la fois trader et penser ou voter à gauche. En même temps, certains font très bien la différence entre leur job et leurs idées politiques. Mais ils sont tous assez désabusés, ne croient pas aux vertus de l'action de l'Etat. Cela ne les concerne pas. Ils font leur métier, point. Les traders sont des techniciens qu'on met dans le bain. Mais le bain est déjà prêt, il préexiste.

Bizarrement, votre film paraît assez calme et paisible, loin de l'excitation que l'on imagine permanente dans ce monde.

Les marchés se sont calmés, visuellement, à cause des écrans électroniques. Les traders ne crient plus sur le floor, ils sont devant leurs écrans. La tension est donc plus intérieure, moins théâtrale. Par ailleurs, je suis tombé dans des moments très calmes, j'ai filmé des jours où les marchés n'étaient pas surexcités. Je ne pouvais pas prévoir. Cela dit, si les marchés avaient été très tendus, je n'aurais pas eu le temps de leur parler.

Le capitalisme financier vous scandalise-t-il à titre personnel ?

Virer 2000 personnes d'une usine, ça me scandalise toujours. Je suis choqué par le fait que les individus ne sont que des pions manipulés. Mais je crois que ce n'est pas la faute des seuls marchés financiers, qui ne sont que la conséquence de la façon dont la société est structurée. C'est la structure de la société qu'il faut attaquer : l'éducation, l'accès au savoir... Je pense que c'est une erreur d'accuser exclusivement la sphère financière, qui est dépendante de la structure sociale. C'est la société toute entière qu'il faut changer.

LE RÉALISATEUR

Après avoir fait l'IDHEC, Eric Rochant réalise trois court-métrages, dont *Présence féminine*, qui remporte en 1988 le César du court-métrage et le Grand Prix du court-métrage au Festival du Film Fantastique d'Avoriaz. C'est en 1989 qu'il réalise son premier long-métrage, *Un monde sans pitié* avec Hyppolite Girardot dans le rôle principal.

Court-métrages

Comme les doigts de la main (1984)

French lovers (1985)

Présence féminine (1986)

Long-métrages

Un monde sans pitié (1989)

Aux yeux du monde (1990)

Les Patriotes (1994)

Anna Oz (1996)

Vive la République (1997)

Total Western (2000)

Documentaires

Que voulait dire Lacan ? (1996)

Traders (2000)

FICHE TECHNIQUE

Réalisateur	Eric Rochant
Assistante de réalisation	Valérie Novel
Image	Raphaël O'Byrne
Son	Eric Vaucher
Montage	Pascale Fenouillet
Coproduction	ARTE France Unité de programme Thierry Garrel Chargée de programmes Pierrette Ominetti
	Archipel 33 Producteur délégué Denis Freyd
	Avec la participation du CNC et de la PROCIREP

mardi 17 avril 2001 à 20h45

L'homme aux semelles d'or

de Omar Amiralay
(2000 – 54mn)



Dans le Liban d'aujourd'hui, déchiré par des conflits confessionnels constants, écrasé par le poids de sa dette extérieure et soumis au pouvoir de l'argent que représentent quelques richissimes spéculateurs, la figure de Rafiq Hariri tient une place tout à fait singulière.

Entrepreneur et multimilliardaire, Rafiq Hariri, qui a fait fortune en Arabie Saoudite, a été propulsé sur la scène politique grâce à ses largesses et aux nombreux tuteurs qui régissent le destin de son pays. Il fut Premier Ministre deux fois de suite avant de prendre la tête de l'opposition il y a deux ans... et de gagner les élections en septembre 2000.

Sauveur du pays pour certains, *fossoyeur* pour d'autres, l'homme d'affaires, gérant d'un empire immobilier à travers sa société *Solidere*, qui participe activement à la reconstruction de Beyrouth, incarne l'homme de pouvoir par excellence.

Omar Amiralay l'a filmé menant campagne durant les derniers mois avant les élections libanaises. Plus qu'un portrait, le film témoigne, sur le mode d'une *fable ironique*, de cette impossible et improbable rencontre entre l'intellectuel et le politicien.

Jusqu'où peut-on approcher en toute liberté le pouvoir ? Comment préserver la juste distance critique ? Qui manipule qui ?... et que penser de l'argent qui se donne comme un "mal" pour le chrétien et comme un « don de Dieu » pour le musulman ? Autant de questions soulevées en toute sincérité par le réalisateur.

Entretien avec Omar Amiralay

En nommant Hariri, milliardaire libanais, l'homme aux semelles d'or, pensiez-vous à L'homme aux bras d'or d'Otto Preminger, qui se shoote non à l'argent mais à l'héroïne ? L'argent serait-il une drogue aussi forte et dangereuse ?

Probablement, c'est vrai que l'argent fonctionne comme une drogue. Mais si je l'ai appelé *L'homme aux semelles d'or*, c'est tout simplement parce qu'il a des chaussures impeccables et qu'il marche sur un pactole d'or. J'ai fait des recherches sur ce personnage, détesté des intellectuels libanais, qui de l'extérieur provoque de multiples fantasmes : un gros, méchant, à qui l'on reproche sa culture de nouveau riche obsédé par les pétro-dollars. Tout cela m'intriguait et m'excitait : il représente le personnage riche et puissant jusqu'à la caricature. C'était donc un biais intéressant pour parler d'argent.

Comment avez-vous abordé cet homme d'affaires, dont on sent dès le début du film qu'il se méfie de votre intrusion dans son espace privé ?

J'ai fait ce film sur la pointe des pieds. Je m'aventurais sur un sujet complexe : un personnage qui possède à la fois l'argent et le pouvoir politique. Je sentais que j'allais aborder un lieu et un personnage difficile, un ogre de l'argent, ce que je déteste *a priori*, moi homme de gauche, marxiste convaincu depuis toujours.

Comment se sont passés les premiers contacts ? Le processus d'observation, que l'on devine clairement à l'image, a-t-il duré longtemps ?

Cela a pris du temps, il se méfiait beaucoup de moi. Il s'est renseigné sur mon travail de cinéaste engagé politiquement, ce qui ne l'a évidemment pas rassuré. Finalement, c'est grâce à un ami commun que j'ai pu le rencontrer. Il l'a convaincu que je tenais à être honnête. Il a compris que je tenais à dévoiler la vérité de son personnage, dans un débat ouvert et transparent. C'est comme cela qu'il a accepté. Il s'est peu à peu habitué à moi. Progressivement, chacun s'est dévoilé. Un jeu

ludique s'est installé entre nous, chacun essayant de marquer des points contre l'autre.

Qu'est ce qui vous a alors frappé chez lui durant ces rounds d'observation ? Votre perception du personnage a-t-elle évolué ?

En m'approchant au plus près de lui, je savais que ma perception allait passer d'un stade "idéologique" à un stade "organique". En réalité, je ne voulais pas m'en prendre à cette catégorie sociale - les riches - sans avoir tenté de les aborder réellement, d'aller à leur rencontre. Je tenais, pour ne pas jouer les lâches, à ce que ce soit une forme de duel noble, un face à face sans arrières pensées. Je ne voulais pas mener un film avec cette duplicité qui caractérise les documentaristes qui abordent des sujets ou des personnages controversés avec leurs préjugés. Non, je voulais jouer franc-jeu et mettre à l'épreuve l'intellectuel qui est en moi. Tout en sachant que le cinéaste a toujours le dernier mot lorsqu'il fait son film. J'ai dû admettre la surprise de la rencontre avec ce personnage.

Vous avez donc été surpris par son charme ?

Oui, surpris par son charme, par sa disponibilité humaine. Dans ce genre de duel entre un homme de pouvoir et un intellectuel, l'intellectuel est toujours perdant. Un duel au niveau humain ne peut profiter qu'à l'image de l'homme de pouvoir. Je savais d'avance qu'il y avait une inégalité entre lui et moi. Mais je voulais quand même aborder un espace qui m'est complètement inconnu et me mettre à l'épreuve. Mes convictions morales surtout.

J'étais dans un dilemme, il fallait trancher. Si je voulais sauver la face de l'intellectuel, je ne pouvais que sacrifier le cinéaste. Si je voulais absolument sauver un film, il fallait absolument sacrifier l'intellectuel. Et ça, je l'ai fait. Je sens que l'intellectuel a joué la transparence, la perplexité, l'hésitation, une certaine intégrité. Il fallait absolument que je sois partie prenante de ce film pour me sentir libéré et honnête.

En vous exposant personnellement, qu'avez-vous alors découvert, qu'avez-vous appris, de lui et de vous ?

Ma culture est orientale, mon système de

pensée et d'analyse de l'homme riche est occidental : je suis passé par le marxisme, le matérialisme dialectique etc... Ma façon de voir les gens et de les analyser est très rationnelle.

Or, ma vision a été déjouée par le personnage. C'est cela qui m'a troublé. Le personnage a déstabilisé le rationnel, le mathématique en moi. Il y a de l'humain qui est passé entre lui et moi. Quelque chose qui vous fait oublier son statut de riche, d'homme de pouvoir. C'est l'effondrement d'un schéma idéologique. Dès le début du tournage, j'ai senti que mon film devait se centrer sur cette déstabilisation de ma part. Un journal visuel de cette approche, de cette surprise.

C'est donc le mystère d'une relation humaine qui vous a intéressé dans ce face à face entre vous, l'intellectuel de gauche, et Hariri, l'homme d'argent et de pouvoir ?

Oui. C'est trop facile de pointer le luxe ambiant – les palais, les voitures, l'opulence -, je voulais éviter ce genre de stéréotypes. De 7 heures à 21 heures, il reçoit en permanence. C'est sa vie. Il ne va pas dans la rue, ne va pas vers les gens, il les ramène chez lui. Dans la tradition saoudienne : le chef de la tribu est sous sa tente et les sujets viennent chez lui exposer leurs problèmes.

Les gens se succèdent dans son bureau : des ambassadeurs, des hommes d'affaires de tous bords, c'est un vrai guichet.

Ce déphasage entre ces nombreuses scènes d'intérieur et l'absence, dans le film, de la rue, comprise comme lieu de la citoyenneté et de la politique, n'est ce pas là le signe du règne absolu de l'argent, de la victoire de l'argent contre la politique ?

Absolument. Je suis resté derrière les murs de cette citadelle. Une vraie forteresse, où il vit et travaille. Il n'a pas besoin de sortir. Je voulais faire un film à huis-clos, instaurer l'ambiance du cloisonnement de ce personnage, de cette séparation avec la rue. Il y a aussi une ambiguïté qui est propre aux riches orientaux, ce côté très populaire, très populiste même. Le statut du riche est flou, n'importe qui peut venir le voir, il y a cette simplicité, cette disponibilité, cette attitude très cool. Le riche n'est pas une créature inabordable.

Cette surprise vous a-t-elle conduit à remettre en cause certaines de vos

convictions idéologiques ?

Oui, mais cela m'a conduit surtout à réfléchir à ma façon de travailler, à m'interroger sur nos préjugés. Pourquoi faire l'économie de ses sentiments lorsqu'on filme le réel ? On ne peut pas nier le caractère humain, la sympathie. Si j'ai été amené à remettre en cause ma vision du personnage, c'est aussi parce qu'il était lui-même dans une phase de remise en question. Il fait presque une auto-critique de ses années passées à la tête du pouvoir durant six ans, il reconnaît qu'il était trop sûr de lui, il se reproche aujourd'hui son outrecuidance passée, son manque d'écoute des gens. Je l'ai capté à un instant où il était lucide par rapport à lui-même, à son expérience du pouvoir. Depuis son élection victorieuse en septembre 2000, son comportement a en effet changé, il a laissé de côté sa suffisance et sa vanité ; il a compris ce qu'était la politique, et qu'on ne gère un pays comme on gère une multinationale, que la politique, ce n'est pas seulement édifier des bâtiments luxueux dans le centre-ville de la capitale.

Que ressentez-vous, vous en tant qu'intellectuel de gauche, marxiste, face à l'emprise du capitalisme dans le monde ?

On n'a plus rien à dire, nous, la gauche ; ça ne veut pas dire que notre idéal est tombé à l'eau, mais on est incapable de contrecarrer ce fléau du capitalisme triomphant. Il n'y a pas un contre-modèle, malheureusement. Toute une conception de vie fondée sur l'argent n'est que le déluge de tout, de la morale, de la pensée. La chose la plus paradoxale et absurde est que l'on soit dans une situation où l'on doit accepter ce mal incontournable. C'est cela qui fait mal.

Les mouvements sociaux, qui se mobilisent depuis quelques années, comme ATTAC, ne sont-ils pas le signe d'une nouvelle résistance ?

Oui, mais ce n'est pas révolutionnaire ; ce sont des pansements pour améliorer la bonne prestation du capital : comment recycler les déchets du capitalisme.

On n'entend pas une remise en question du capitalisme en soi, comme système ; ce sont seulement ses effets qui sont critiqués, pas sa nature profonde.

LE RÉALISATEUR

Omar Amiralay

Né à Damas en 1944, il fait des études théâtrales à Paris puis rejoint l'IDHEC en 1968. Il réalise en Syrie plusieurs films dès les années 70. De 1970 à 2000, il a réalisé une quinzaine de documentaires dont les plus importants sont :

Il y a tant de choses encore à raconter... (68' / ARTE) - 1997

Par un jour de violence ordinaire, mon ami Michel Seurat ... (50' / ARTE) - 1995

Moudarres (45' / MARAM CTV) - 1992

Le dernier des pionniers (45' / MARAM CTV) - 1991

A l'attention de Madame le Premier Ministre Bénéazir Butho (62' / TF1 / ARTE) - 1989

La Dame de Schibam (15' / TF1) - 1987

L'ennemi intime (52' / Antenne 2) - 1985

Vidéo sur sable (52' / Antenne 2) - 1984

Le sarcophage de l'amour (55' / Antenne 2) - 1983

Les senteurs du paradis (50' / FR3) - 1982

Le malheur des uns... (52' / Antenne 2) - 1981

A propos d'une révolution (40' / CNCYD) - 1978

Prix du Ministère de la Culture, Festival d'Oberhausen, Allemagne

Les Poules (45' / TVS) - 1977

La vie quotidienne dans un village syrien (90' / ONCS) - 1974

Prix du jury, Festival de Toulon

Prix de la critique, forum du Festival de Berlin

Film essai sur la vallée de l'Euphrate (15' / TVS) - 1971

Colombe d'argent, Festival de Leipzig

FICHE TECHNIQUE

Réalisateur

Omar Amiralay

Conception

Omar Amiralay
Hala Alabdalla Yakoub

Image

Hanna Ward

Montage

Chantal Piquet

Mixage

Florent Lavallée

Coproduction

ARTE France

Unité de programme Thierry Garrel
Chargée de programmes Pierrette Ominetti

AMIP

Producteur délégué Xavier Carniaux

MARAM CTV

en association avec YLE / TV1 Coproductions

avec la participation du CNC

et le soutien de la PROCIREP

mardi 24 avril 2001 à 20h45

Apparatchiks et businessmen

de Stan Neumann
(2000 – 59 mn)



Un voyage dans les débris de l'ancien bloc socialiste où se joue la "transition", un terme poli pour dire le chaos du passage à l'économie de marché en Roumanie, dirigée jusqu'en 1990 par Nicolas Ceausescu, et, encore plus à l'est, dans l'ex-République Socialiste Soviétique de Moldavie.

Pour rendre compte de la métamorphose des hommes, de la métamorphose des matières et de l'ultime métamorphose : celle par laquelle tout ce qui existe devient argent, Stan Neumann a choisi de donner la parole aux gagnants de l'ordre nouveau, industriels, banquiers, hommes d'affaires.

Le film décrit comment on passe de Marx au Marché, comment on transforme une usine d'ordinateurs en usine de pinces à linge, des ouvriers socialistes en ouvriers capitalistes et des apparatchiks en businessmen.

Par delà l'étrangeté des situations, les représentants de ce capitalisme nouveau-né, nous renvoient à la manière d'un miroir grossissant, une image à peine déformée de nous même, de notre passé, et peut-être de notre avenir.

Entretien avec Stan Neumann

Pourquoi avoir choisi de voyager en Europe de l'Est pour parler d'argent ?

Tout est parti d'un ancien film que j'avais fait en 1998 sur la *maison à Prague* où j'ai vécu dans ma jeunesse. Pendant ce tournage, j'ai accumulé beaucoup de matériaux que je n'ai pas pu garder : il y avait plein de choses dont j'avais envie de parler qui ont été exclues du montage final. Je me suis ainsi retrouvé avec un manque et en même temps un léger sentiment de culpabilité. En m'intéressant à ma vie familiale, je m'étais désintéressé du reste du monde. J'ai eu alors besoin de tourner le dos à cette histoire intime là, et d'aller plus loin, géographiquement, pour me confronter à quelque chose d'hostile. J'ai fait tous mes films dans des univers familiers, je n'ai toujours filmé que ce que j'aimais ; j'ai donc estimé, en termes de responsabilité, qu'il fallait que je sorte de ça. Etre capable de filmer ce que je ne connais pas, ce qui m'est étranger.

Qu'avez-vous alors découvert au cours de cette exploration en Moldavie et en Roumanie, deux pays récemment convertis à l'économie de marché ?

L'émergence d'un capitalisme sauvage, exubérant, les nouvelles inégalités. Mais ce qui m'a surtout frappé, c'est qu'on se retrouve dans une situation impossible : d'un côté, on voit apparaître de nouveaux « monstres » capitalistes, hommes d'affaires et banquiers, et face à eux, on ne trouve rien d'autre que des apologistes de l'ancien régime. C'est terrible. C'est une contradiction sans solution. J'ai voulu alors faire un film, au fond, non seulement sur l'argent, mais aussi sur la manière dont la situation est coincée dans une dialectique perverse : les mafieux prennent le pouvoir et en même temps, là où ils interviennent, les gens vivent un peu mieux, ont de quoi manger, et d'une certaine manière, ont des libertés qu'ils n'avaient pas avant. Cela fait réfléchir. Les paroles les plus critiques énoncées dans cet espace le sont par des anciens stalinien.

Comment avez-vous voulu exprimer, avec vos images, cette contradiction, ce dilemme entre capitalisme sauvage et

ancien régime stalinien ?

La seule chose à faire, c'est de la poser comme telle et de dire qu'il n'y a pas de réponse. D'où l'aspect un peu étrange du film : il n'a pas de résolution. Alors que j'ai toujours jusqu'à présent fini mes films de façon optimiste, là je me suis trouvé pris entre deux feux, je n'ai vu aucune raison d'espérer. J'ai été surpris par le systématisme de cette situation. Je me suis engagé dans cette histoire sans chercher d'issue. J'étais simplement dans une démarche d'énonciation. D'où un autre choix, difficile : ne jamais filmer les gens dans la rue, m'interdire ça. La démarche normale du film documentaire, c'est d'aller vers les gens, au fond d'une cabane minable, où on trouve un mec fantastique, qui rééclaire soudainement le monde. Là, je ne voulais pas de cela, de cette consolation là. J'avais envie uniquement d'énoncer ce qui est insupportable. Et c'est très difficile, en termes de tournage. Le cinéma est toujours du côté de la vie, là où il y a des failles, pas du côté de l'organisation du pouvoir, de l'argent. Le film vise à produire un malaise. Ce que je voulais, c'est que la question des effets du capitalisme, bons ou mauvais, soit ouverte au sens d'une plaie.

Quels furent vos choix de cinéma, le cadre, la distance... ?

Je suis très attaché au cinéma expérimental des années 30, une certaine manière de filmer, un certain regard sur le réel qui est issu de cette culture visuelle, que je retrouve aussi dans les films de Robert Kramer, mon père spirituel. Je filme de manière lourde, en posant la caméra lourdement, en faisant mes images comme si j'étais dans la plus belle des fictions. Le choix de la distance, c'est un choix de cinéma. Je ne suis pas allé là bas pour capter des situations mais pour voir si on pouvait parler avec des images de ces réalités là. Cette sphère de l'économie, le langage des sens est impuissant à s'en approcher. J'ai voulu voir s'il était possible, avec un outil naïf le regard - d'arriver à recoller certains morceaux.

Quelles mutations essentielles cette

transition économique a-t-elle apporté sur l'organisation sociale ?

En fait, ce qui m'a le plus surpris, c'est l'absence de vraies mutations. Mon projet initial était axé sur l'idée de métamorphose. Or j'ai été très surpris de découvrir qu'au fond, les gens disaient que tout changeait, sauf eux. Ils affirmaient tous qu'ils n'avaient pas changé, qu'ils étaient comme avant. Et je les crois. Un homme qui dirigeait autrefois un département du Ministère de la Construction, et bien aujourd'hui, il est devenu entrepreneur escroc. Mais c'est le même, la même énergie pour arnaquer les autres. Ce qui change, ce sont les outils pour arriver à ses fins, mais les fins sont toujours pareilles. Les hommes qui avaient le pouvoir l'ont gardé. Le pouvoir politique et économique est quasiment resté aux mains de la génération qui était déjà au pouvoir dans les années 60-70. Les mêmes continuent à s'en servir, les mêmes à le subir. Ce sont juste les formes de ce pouvoir qui ont changé.

Avez-vous eu du mal à approcher ces nouveaux entrepreneurs ?

Grâce à un ami qui travaille à la BERD, j'ai rencontré facilement de nombreux banquiers et entrepreneurs locaux. Ils ont un tel besoin de reconnaissance de la part des occidentaux qu'ils se sont laissés facilement approchés. Ces nouveaux capitalistes sont quand même des agneaux comparés aux capitalistes occidentaux. Ils sont encore à une échelle intermédiaire, accessible. Essayez de faire un film sur Pinault en France, c'est impossible.

Que vouliez-vous saisir chez eux, dans leurs discours ?

Ce que j'avais envie de capter chez eux, ce n'est pas la rationalité économique, mais le mouvement organique, presque carnassier, vers l'économie de marché. Beaucoup d'entre eux viennent des sections économiques des partis communistes : ils ont eu l'habitude de l'appareil industriel et ont longtemps été en contact avec les économistes occidentaux. Ils ont compris comment fonctionnaient les mécanismes du profit. Ce qui n'est pas très compliqué. Leur vrai modèle est américain : le plus fort gagne et il n'y a ni règle ni loi qui tienne.

Qu'est ce qui vous a surtout dérangé dans leur discours, ou dans ce que vous avez vu

de la réalité sociale ?

La situation sociale est très dure, mais je me suis interdit d'aller sur ce terrain là, qui est déjà très balisé.

J'ai voulu vraiment me concentrer sur les signes de l'argent et l'énoncé d'un discours où l'argent est le seul horizon.

Il n'y a rien d'autre : il n'y a que l'économie, le discours de la rentabilité, le discours du profit. C'est ce que j'ai trouvé de plus étouffant chez ces gens, souvent intéressants, cultivés, par ailleurs. J'attendais de leur part qu'ils reconnaissent qu'il y a autre chose, à côté de la rentabilité et de l'argent. Mais non, il n'y a pas autre chose pour eux. C'est terrible.

D'une certaine manière, c'est une anticipation sur l'évolution de la société occidentale. J'ai senti là-bas ce côté far-west et en même temps, j'ai vu une sombre prévision de ce vers quoi se dirige l'Europe occidentale. C'est, d'une certaine manière, la tête de pont ultra-libérale en Europe.

C'est le rêve : il n'y a pas d'Etat, seule existe la loi du profit, la loi du plus fort. Un univers où il n'y a pas de gratuité. Alors que nous, en Europe occidentale, on vit dans un univers où existent encore des formes de gratuité, grâce à l'espace public, vieille tradition politique. On vit aussi dans un univers où il y a encore la gratuité de la poursuite humaine. Rilke disait en parlant de ses ambitions de poète qu'il voulait rendre le langage « inutilisable ». Je suis très sensible à la nécessité de cette gratuité-là. Là bas, je me retrouvais dans un univers où tout doit être utile. J'avais l'impression d'être en pays ennemi.

On sent dans vos images une fascination pour les machines, que vous filmez patiemment.

Le seul endroit où je me sentais bien, c'était quand j'étais avec les vieilles machines, les vieilles usines, les traces du processus de production. Là, j'avais l'impression qu'il y avait quelque chose d'autre, qui dans la sphère de l'économie, faisait encore sens. D'où le soin que j'ai eu de filmer longtemps ces machines, pas par souci formaliste, mais parce c'est le seul territoire où je peux encore me sentir moi-même. Parce que je reproduis dans le film le vieux clivage entre la noblesse des processus de production et l'infamie des processus marchands. En ce sens, mon film est clair.

LE REALISATEUR

Stan Neumann

Principales réalisations**Les derniers Marranes**, (52') - 1990

Prix Futura à Berlin

Paris, roman d'une ville, (52') - 1991

Prix de la Ville de Bordeaux au FIFARC

Grand Prix du festival Film et Architecture - Graz (Autriche)

Cultures communes (26') - 1992**Louvre, le temps d'un musée** (70') - 1993

Prix du meilleur film sur un lieu artistique au Festival International du Film sur l'Art à Montréal

Nadar photographe (26') - 1994

Grand Prix au Festival International du Film sur l'Art et Pédagogique de Paris Unesco et au Festival International du Film sur l'Art de Montréal

Rainer Maria Rilke (45') - 1997

Dans la série « Un siècle d'écrivains » sur France 3

Une maison à Prague (70' / ARTE) - 1998**Norman Mailer, histoires d'Amérique** (3 x 52') France 2 - 1999**Dans la série « Architectures », qu'ARTE diffuse dans son intégralité à partir du 3 mars 2001**

Le château de Pierrefonds (1994), Nemausus 1, une H.L.M. des années quatre-vingt (1995)

La maison de fer (1995), La caisse d'épargne de Vienne (1998), L'Opéra Garnier (2000)

La Galleria Umberto I (2000), La boîte à vent (2000)

FICHE TECHNIQUE

Réalisation

Stan Neumann

Sur une idée de

Josué Tanaka

Image

Richard Copans

Son

Jean Umansky, Olivier Le Vacon

Assistante à la réalisation

Adriana Solomon

Montage

Stan Neumann et Juliette Garcia

texte dit par

Bruno Kremer

Coproducteur

ARTE France

Unité de programme Thierry Garrel

Chargés de programmes

Pierrette Ominetti, Luciano Rigolini

Les Films d'Ici

Production déléguée

Richard Copans, Serge Lalou

RTBF (Télévision belge)

Hugues Le Paige

Domino Films / Bucarest

Cristian Comeaga

et mardi 1^{er} mai 2001 à 20.45
programmation spéciale

Charbons ardents

de Jean-Michel Carré

Coproduction : ARTE France, Les Films Grain de Sable (1999 - 90mn)
rediffusion du 30 avril 1999



En avril 1994, épuisés par une lutte acharnée contre le gouvernement conservateur de Margaret Thatcher, les mineurs de Tower Colliery, propriété nationale de la British Coal (au pays de Galles), votent la fermeture de leur mine comme beaucoup d'autres. Mais leurs dirigeants syndicaux refusent d'accepter cette défaite et réussissent à convaincre les mineurs de racheter «leur mine » en réinvestissant leurs indemnités de licenciement.

Depuis maintenant six ans, ces travailleurs sont actionnaires, employés et dirigeants de leur entreprise organisée en coopérative. Résultat : la mine n'a jamais été aussi rentable, l'absentéisme aussi faible et la sécurité aussi importante. En tentant de réaliser leur rêve de socialisme et de démocratie, ces patrons d'un autre genre sont confrontés à des contradictions politiques et surtout idéologiques. Une telle réussite peut-elle rester compatible avec leur idéal ?

Ce film, plein d'espoir, retrace cette aventure exemplaire, menée par des hommes et des femmes ordinaires.

à suivre...

Diffusion avril-mai 2002

American charity de Florence Martin

Coproductioin : ARTE France, Archipel 33

La philanthropie est indissociable du rêve américain, c'est son aboutissement, c'est l'éthique du capitalisme, une rédemption puissante. Dans toutes les grandes villes des Etats-Unis, la vie sociale et mondaine des riches et des puissants est dominée par le calendrier des soirées de bienfaisance. Les places y sont chères mais en partie déductibles d'impôts. Le film se déroule dans ce New-York des privilèges où les philanthropes de cœur côtoient les mondains, où les jeunes loups de Wall Street se convertissent en bienfaiteurs et où les enfants-modèles des ghettos sont invités dans les palaces de la Cinquième Avenue.

L'argent, l'art de ne pas en avoir de Claudio Pazienza

Coproductioin : ARTE France, Les Films à Lou

Dans une ville de 20 000 habitants de l'Italie du Sud, un professeur de droit réalise le rêve de sa vie : lancer une nouvelle monnaie et défier ainsi le pouvoir des Banques Centrales. Arrive donc la richesse... et avec elle, quarante carabinieri pour encercler la ville. La monnaie est mise sous scellés, mais comme le professeur a bien étudié les méandres juridiques liés à cette invention, il parvient, à l'aide d'une cohorte d'avocats, à refaire circuler ses billets. Le tout finalement dans un esprit humaniste et philanthropique : créer une monnaie qui appartienne vraiment au peuple en vue d'une démocratie intégrale. "Le professeur aurait-il compris pourquoi mes parents sont voués à être inévitablement pauvres?" s'interroge Claudio Pazienza.

Cindy rêve d'argent de Frédéric Compain

Coproductioin : ARTE France, AMIP

Cindy a 21 ans. Elle est caissière à temps partiel dans un supermarché de la région parisienne et prépare un bac de comptabilité. Elle s'appelle Cindy parce qu'à l'époque de sa naissance ses parents aimaient beaucoup une série télévisée américaine dont l'héroïne s'appelait Cindy...

Cindy est une jeune fille bien de son temps, dont les rêves consistent essentiellement en biens de consommation. Le week-end, avec son fiancé, si le temps n'autorise pas les baignades dans les retenues d'eau formées par les gravières de la région, elle choisit souvent de se promener dans le grand centre commercial, juste à côté. D'ailleurs le matin, elle se nourrit Danone ou Kellogs, se douche Nivea, se maquille L'Oréal... tout en écoutant les journalistes commenter les cours de la Bourse ou les oscillations du Dow Jones ou du CAC 40. Elle est la cible du marché mais ne le sait pas. Jolie, facétieuse, elle n'hésite pas à interpeller son patron, sa banquière, son père ou son voisin, vendeur dans l'immobilier, pour obtenir des réponses à ses interrogations.

Si on fusionnait de Julie Bertucelli

Coproductioin : ARTE France, AMIP

Hier, on restructurait pour survivre, puis on rachetait pour s'agrandir, aujourd'hui on fusionne pour conquérir, imposer une signature et avoir une présence planétaire.

Les masses financières en jeu dans ces processus de fusion, le nombre de salariés concernés, les dividendes escomptés, tout prend une dimension inégalée. Que provoqueront la naissance et la puissance de ces nouveaux géants? Qui sont les véritables gagnants de ces poignées de main? Faut-il avoir peur des entreprises sans frontières? Que deviendront notre monde et notre art de vivre à l'issue de ce gigantesque mécano? C'est en racontant l'histoire que traversent deux entreprises en train de fusionner que la réalisatrice évoquera ces questions.